

Mots de la nuit

Existe-t-il une pornographie relevant de la science-fiction¹ ? J'entends par là quelque chose de réellement neuf, l'invention par le génie humain de nouvelles expériences sexuelles ? La science-fiction altère à sa guise les coordonnées du temps et de l'espace ; elle peut placer l'effet avant la cause ; sa logique repose sur des potentialités sans limites – « l'imagination crée le vraisemblable ». Mais a-t-elle introduit dans le répertoire critique un seul élément original ? J'admets qu'un héros, un explorateur terrien puisse, dans un roman à venir, se livrer en compagnie d'un être étrange, d'un habitant de l'espace, à une masturbation réciproque – où serait pourtant la nouveauté dans tout cela ? Des algues aux accordéons, des météorites à la lave lunaire, tout,

1. Cet article a fait naître des controverses qui se sont poursuivies pendant plusieurs années. L'intérêt que je porte à la pornographie et la connaissance que j'en ai sont, il me semble, des plus ordinaires. J'essayais de mettre en relief le « déshabillage » du langage, l'étalement du vocabulaire érotique hors des zones intimes, hautement privilégiées ou audacieuses de la langue. Il m'apparaît que nous commençons tout juste à mesurer le dépérissement de l'imagination, l'usure des ressources individuelles de représentation et d'expression érotiques jusqu'à la banalité universelle. Cette érosion manifeste directement ce mouvement général qui tend à réduire toute vie subjective au sein d'une société de consommation. Quand tout peut se crier, on parle de moins en moins à voix basse. Je m'efforçais également de déterminer la relation qui peut exister entre l'avalissement de l'individu par la pornographie et le viol et l'anonymat infligé par le régime totalitaire dont le camp de concentration est le raccourci logique. La pornographie et la dictature me paraissent établir un système de forces qui attendent nécessairement à toute vie privée. Bien que la discussion ait fait rage après la publication, aucun de ces deux points n'a été soulevé ni entrevu.

apparemment, peut servir. Un monstre galactique ne changerait rien d'essentiel à l'acte. Le registre de notre être sexuel ne s'en trouverait pas vraiment plus étendu.

La question est d'importance. On a beau exalter avec lyrisme, ou une insistance papelarde, les variétés infinies de la dynamique sexuelle, les faits demeurent : la gamme des plaisirs possibles et imaginables – attitudes, consommations – est sévèrement limitée. Il y a, nul doute, plus de mets, plus de combinaisons gastronomiques à tenter, qu'elles soient savoureuses ou repoussantes, qu'il n'y a eu de découvertes érotiques depuis que l'impératrice Théodora s'est résolue « à satisfaire simultanément et jusqu'à satiété tous les orifices amoureux du corps humain ». C'est qu'ils ne sont pas si nombreux. La logique de l'orgasme impose un épuisement assez rapide, et de fréquents interludes. Le système nerveux est ainsi fait qu'une série de *stimuli* répartis sur le corps humain ne tend à provoquer en retour qu'une sensation unique et quelque peu confuse. L'idée (essentielle à Sade et à une bonne part de l'art pornographique) que l'on peut doubler la jouissance en adjoignant au *coït* proprement dit une experte opération sodomique relève de la pure fantaisie. Somme toute, compte tenu de la constitution nerveuse et physiologique du corps humain et des diverses manières d'atteindre ou de retenir l'orgasme, l'ensemble des modalités physiques mises en œuvre dans des relations de cet ordre est fondamentalement limité. Les mathématiques de la sexualité plafonnent aux environs de *soixante-neuf* ; il n'y a pas de séries transcendantes.

Telle est la loi qui se profile derrière *Les 120 Journées*, celle d'un pédant acharné à pousser le chiffre *pi* jusqu'à sa dernière décimale : Sade s'est ainsi évertué à concevoir et à présenter la liste complète des variantes de la combinatoire érotique. Il a délimité un petit nombre de corps humains et il a tenté de retracer tous les modes de plaisir ou de souffrance auxquels ils pouvaient, sexuellement, être soumis. Le nombre en est étonnamment restreint. Lorsqu'on a placé le corps dans toutes les

postures possibles – il faut tenir compte des lois de la pesanteur –, lorsqu'on a mis en contact réciproque le maximum de zones érogènes du plus grand nombre de participants, que ce soit par abrasion, friction ou intrusion, que reste-t-il d'autre à accomplir ou à imaginer ? On peut donner ou subir la flagellation ; on peut se nourrir d'excréments ou s'abreuver d'urine ; la bouche peut rejoindre telle partie intime dans un quelconque échange, une aube grise ne s'en lève pas moins pour nous rappeler avec aigreur que les choses n'ont guère changé depuis que l'homme a rencontré la chèvre et la femme.

Cette inévitable monotonie des écrits pornographiques, le sentiment d'affolante similitude que connaissent bien tous les collectionneurs de Charing Cross Road ou des kiosques prégaullistes, n'a pas d'autre cause. L'emballage, certes, varie. Ce fut la bonne nounou victorienne en bottines qui fustige son maître ou le curé qui regarde à la dérobée dans les cabinets des garçons. La guerre civile espagnole a fourni une pléthore de nonnes violées, de fesses embrochées. Actuellement, les libraires spécialisés notent une demande soutenue de « PC » (Parties Carrées), des histoires d'échange de partenaires dans le décor immuable des banlieues ou des clairs de lune vénitiens. Mais la marée insondable de la franche ordure est restée, pour l'essentiel, fidèle à elle-même ; elle emprunte toujours les formules les plus éprouvées d'un sadisme primaire, d'une bouffonnerie scatologique, et d'un morne délire de prouesses phalliques ou de transports féminins. Toute cette littérature se révèle, à sa manière, aussi surprenante qu'un manuel de scoutisme.

Par-delà cette frontière indéfinie s'étend le royaume de l'érotique, celui de la sexologie littéraire authentique ou frelatée : un monde bien plus vaste qu'on ne l'imagine d'ordinaire puisqu'il remonte aux papyrus égyptiens. Le volume total de « haute pornographie » produit à des périodes données de la société occidentale doit avoir égalé, sinon dépassé, celui des simples belles-lettres. C'était, je présume, le cas pour l'Alexandrie romaine, pour

la France de la Régence et, vraisemblablement, le Londres de la fin du siècle dernier. Le gros de cette littérature confidentielle est voué à l'oubli. Si vous avez eu le privilège de pénétrer dans la bibliothèque Kinsey à Bloomington, et si vous avez eu la chance de la parcourir sous la direction de Mr. John Gagnon, vous découvrirez ce fait étonnant, et si profondément significatif, qu'il n'existe guère de grand écrivain du XIX^e ou du XX^e siècle qui n'ait, à un détour de sa carrière, soit avec grand sérieux, soit avec la gravité plus poussée encore de la plaisanterie, produit un ouvrage pornographique. Il est pareillement remarquable que peu de peintres, du XVIII^e siècle au postimpressionnisme, aient omis de graver à tout le moins une série de planches ou d'esquisses obscènes. Ne peut-on définir l'art abstrait, non figuratif, par le fait qu'il échappe à la pornographie ?

Il n'est pas contestable qu'une certaine proportion de ce vaste ensemble d'écrits possède une puissance et une signification proprement littéraires. Lorsqu'un Diderot, un Crébillon fils, un Verlaine, un Swinburne ou un Apollinaire donnent dans l'érotique, leur tentative sera empreinte de ces mêmes qualités qui marquent, dans le domaine public, leurs autres ouvrages. Que des écrivains comme Beardsley et Pierre Louÿs nous apparaissent secondaires n'enlève pas à leur talent lubrique un charme propre à l'époque. Quoi qu'il en soit, la « haute pornographie », à de très rares exceptions près, ne relève pas du panthéon littéraire. Il est tout simplement faux d'envisager les enfers des grandes bibliothèques ou les collections privées comme le réceptacle de chefs-d'œuvre poétiques ou romanesques que l'hypocrisie ou la censure bannissent de la lumière. L'art graphique, ainsi que le suggèrent certains dessins du XVIII^e siècle ou des estampes japonaises, pourrait constituer un ordre différent, car on y perçoit la trace d'un effort créateur par ailleurs absent. Ce qui frappe, quand on se penche sur ces classiques de l'érotisme, c'est qu'eux aussi obéissent à des conventions rigides et que leur éventail imaginaire, outre qu'il est réduit, plonge par degrés insensibles

dans la rêverie stéréotypée d'une pornographie ouvertement commerciale.

En d'autres termes, elle est bien floue, cette ligne interposée, par exemple, entre l'univers de *Thérèse philosophe* ou de *Lesbia Brandon* et celui des *Tendres Flagellations* ou des *Cuisses soyeuses*. Ce qui distingue, pour l'essentiel, le « classique maudit » des petites merveilles d'arrière-boutique de Frith Street appartient au domaine sémantique, au registre verbal et aux expédients rhétoriques les plus aptes à provoquer l'érection. Tout cela n'a rien d'essentiel. Prenons cet exemple très récent de masturbation chez une femme de chambre dans *Un rêve américain* de Norman Mailer et un autre chez une femme pareillement occupée dans *On l'appelait Dolly* (date inconnue, prix six shillings) ; la charge érotique est fonction du langage, et la différence, pour être exact – les précisions verbales n'ont-elles pas maintenant conquis jusqu'à la vraie littérature ? –, tient à l'habileté narrative. Aucun de ces spécimens ne renouvelle en quoi que ce soit le potentiel émotif de l'humanité ; tous deux contribuent au gâchis.

Les apports authentiques sont, en fait, l'exception. La liste des écrivains dont le génie a étendu le registre affectif de notre conscience sexuelle, donné au jeu érotique de l'esprit un tour nouveau, exhumé une frange de connaissance jusque-là inouïe ou méconnue, est des plus réduites. Elle devrait, à mon sens, inclure Sapho, dont les vers, pour la première fois peut-être, soufflèrent à l'oreille occidentale la note stridente, insoutenable de la sexualité stérile, le cri d'une libido qui se plaçait délibérément par-delà tout assouvissement. Catulle paraît y avoir également contribué, bien que le recul historique vienne, pour une grande part, masquer cet élément alors si bouleversant, si réellement dévastateur de sa vision. La correspondance précise et ingénieuse établie, dans la poésie et l'art baroques ou métaphysiques, entre l'orgasme et la mort, a manifestement élargi – comme l'intérêt précédemment

porté à la virginité – notre héritage sensuel. L'examen plus attentif de tout ce qui lie l'infirmité nerveuse, la psychopathologie de l'organisme, à une vulnérabilité érotique particulière constitue sans doute, avec Dostoïevski, Proust et Thomas Mann, une innovation. Sade et Sacher-Masoch ont codifié et mis au jour dans une syntaxe dramatique des régions auparavant diffuses, ou moins explicitement définies. Lolita a réellement enrichi nos réserves habituelles de tentations, comme si Nabokov avait ramené sur notre champ de vision ces éléments restés jusque-là périphériques, dans *La Rabouilleuse* de Balzac par exemple, ou bien maintenus dans l'improbable par une disproportion calculée (*Alice au pays des merveilles*). Mais de tels élargissements de notre perception sont rares.

L'érotisme littéraire se ramène en vérité, au même titre que le tout-venant de la pornographie commerciale, à la répétition obsessive, incroyablement monotone, de contorsions et d'extravagances convenues. Dans bon nombre de textes érotiques comme dans les rêves moites des hommes, l'imagination ne cesse de tourner en rond entre les bornes étroites de la stricte expérience corporelle. Les mouvements de notre esprit n'ont, quand nous nous masturbons, rien d'un ballet ; mais tout d'une meule.

Maurice Girodias ne manquerait pas de riposter que là n'est pas la question et que l'interminable procession de fornications, flagellations, onanismes, fantaisies masochistes et autres exploits homosexuels qui peuplent les pages de son *Olympia Reader* sont inséparables de l'excellence littéraire, de l'originalité artistique et de l'intégrité des livres publiés à l'Olympia Press de Paris. Il soutiendrait que plusieurs des ouvrages dont il s'est fait le champion, et dont il a maintenant retenu les passages significatifs, se placent à l'avant-garde de la sensibilité moderne, que ce sont des classiques de la littérature d'après-guerre. Qu'ils accordent tant d'importance à l'expérience sexuelle tient à ce que l'écrivain contemporain y a reconnu la dernière frontière, le terrain sur

lequel son talent, s'il veut rester sincère et pertinent, doit faire porter l'accent de notre culture. Le *Reader* fourmille de termes tabous, de comptes rendus détaillés d'actes sexuels spécialisés, pour cette bonne raison qu'il revient à l'écrivain d'étayer la campagne libératrice inaugurée par Freud, de surmonter les interdictions verbales, les hypocrisies de l'imagination où les générations précédentes se débattaient lorsqu'elles tentaient de suggérer cette part complexe et primordiale de notre être.

Écrire des livres obscènes constituait notre participation inéluctable à la lutte commune contre le monde des conventions...
Un simple devoir.

Il y a du vrai dans ce que déclare Girodias. À les lire, ses réminiscences et ses polémiques manquent de charme, car il pleurniche volontiers ; cela n'empêche pas son catalogue de montrer de la vigueur et de l'éclat. Les œuvres de Henry Miller comptent dans l'histoire de la prose américaine et celle de la connaissance de soi. Olympia Press a publié le *Watt* de Samuel Beckett et des textes de Jean Genet – pas son théâtre pourtant, ou le meilleur de sa prose. *Fanny Hill* et, dans une moindre mesure, *Candy*, sont des épopées parodiques de l'orgasme, des ouvrages que tout homme bien constitué saura apprécier. On a fait du *Carnet noir* de Lawrence Durrell une manière de chef-d'œuvre, ce qu'il n'est certes pas, quelle que soit la conviction de ses avocats. Il est possible que Girodias considère *Le Festin nu* comme le couronnement de son flair littéraire. Moi pas. Rien n'est plus assommant, ignare et impudent, jusque dans ses tréfonds, que ce livre. Les louanges qu'il a reçues ont pour tout mérite de nous renseigner sur les diverses tendances – homosexualité, lesbianisme, et bestialité de bon ton – qui règnent dans l'élite culturelle du moment. Si l'on peut dire que Burroughs met ses lecteurs en accusation, ce n'est pas selon l'acception généreuse et prophétique que prône Girodias. Rien ne peut toutefois

contester, chez celui-ci, l'authenticité de son engagement ou la réalité des risques qu'il a assumés. De plus, deux romans de son catalogue sont de purs classiques, des livres dont il sut découvrir la conception géniale et auxquels son nom restera fièrement attaché : *Lolita* et *The Ginger Man*. Son désaccord ultérieur avec Nabokov empêche maintenant Girodias, par un trait d'humour crépusculaire qui dépeint à merveille toute l'industrie du salace littéraire, d'inclure un extrait de *Lolita* dans son anthologie. La jaquette verte et la typographie quelque peu maniérée d'Olympia Press auront, pour tous ceux qui découvrirent Humbert Humbert dans *The Traveller's Companion Series*, estampillé un des moments les plus exaltants de la littérature contemporaine. Ce seul fait aurait dû éviter à Girodias les tracasseries financières et légales auxquelles la pudibonderie gaulliste l'a acculé

On trouve maintenant ce qu'Olympia Press a publié de meilleur dans les rayons de tous les Monoprix – la preuve par excellence du discernement de Girodias. *L'Olympia Reader* doit être jugé sur pièces, et la plupart d'entre elles sont d'une vulgarité sans nom – « couvrant la vie d'ordures » ; quant à ses prétentions au mérite littéraire ou à la maturité intellectuelle, elles s'avèrent des plus minces.

Le livre vous tombe littéralement des mains. Si vous l'ouvrez au hasard, vous ne pouvez échapper au sentiment du déjà vu (« c'est un film spécialisé que j'ai déjà vu quelque part »). Que l'on tourmente une femme nue dans les donjons de Sade (*Justine*), pendant la révolte de Spartacus (Marcus Van Heller, *Orgie romaine*), dans un inquiétant château français (*Histoire d'O*) ou dans une maison arabe (*Kama Hourri*, d'un certain Ataullah Mordaan), c'est bien du pareil au même. Le plaisir que l'on peut tirer de la stimulation orale ou de la sodomie se répète quelque peu, qu'il soit recherché chez Genet par les petites frappes parisiennes du *Journal d'un voleur*, par les boxeurs professionnels à la retraite de *The Gaudy Image* ou encore, à la lueur des becs de gaz édouardiens, par la jeunesse dorée de *Teleny*, cette chose inepte attribuée à Oscar Wilde.